

CHAPITRE IV.

DANS un chapitre de cinq pages, consacré à la négociation qui avait pour objet de rapprocher les deux parties, et de prévenir la guerre, l'auteur nous montre Napoléon gardant le secret de sa perplexité (page 87 [66]), sans s'apercevoir que celui qui délibère, n'est pas décidé à être l'agresseur. L'empereur, qu'il nous a peint jusqu'ici si ardent à poursuivre son entreprise, qui, deux pages plus loin, ne rêve que Moskou, découvre tout à coup ce qu'il n'avait pas encore soupçonné, c'est que l'état de ses affaires ne lui permet pas de faire la guerre. Des revers en Espagne, des démêlés avec le pape, des échecs essuyés par les Turcs, des inquiétudes sur les subsistances de la France qui ne compte plus que « des vieillards, des enfans, des femmes et des mères qui pleurent et crient, penchées laborieusement sur cette terre qui, sans elles, resterait inculte * » (page 88 [66, 67]); tout cela lui est révélé dans une « des longues nuits d'hiver où son étoile paraît l'éclairer de sa plus vive lumière. » (Page 87 [66].) Les différens génies des peuples qu'il a vaincus, lui apparaissent menaçans. Troublé par cette fantasmagorie, « il devient soucieux et agité. Il rassemble les différens états de situation de chaque puissance de l'Eu-

* Le dénombrement du peuple français, fait après la chute de Napoléon, duquel il résulte que la population de la France s'était accrue de cinq millions d'ames, répond victorieusement à cette diatribe.

» rope *, et s'en fait composer un résumé exact et complet. » (Page 89 [67].)

Le génie de Napoléon, qui alliait à l'audace tant de circonspection, qui n'abordait aucune question sans l'examiner sous toutes ses faces, qui n'exécutait rapidement que parce qu'il avait longuement et profondément médité, se reconnaît-il dans les phrases qu'on vient de lire? L'auteur a-t-il voulu écrire un mélodrame ou l'histoire? Napoléon sentait vivement le besoin de terminer les affaires d'Espagne. Il regrettait d'être contraint de les abandonner, pour aller repousser un ennemi puissant que lui suscitait l'infatigable inimitié de l'Angleterre. Il ne se serait pas exposé à compromettre son ouvrage, pour la gloire brillante, mais si intempestive, d'ajouter à ses surnoms de conquête celui de *Russique*, à moins qu'on ne le suppose atteint de folie. Si ce n'est pas ce que M. de Ségur a voulu prouver, c'est du reste la moralité qu'on peut tirer de son livre.

Il se place à côté de lui, comme témoin de ses agitations « au milieu de ces longues nuits d'hiver où l'on reste longtemps seul avec soi-même » (page 87 [66]), et oublie que les nuits de Napoléon, en grande partie consacrées au travail, et où il était seul avec lui-même, n'avaient pas de témoins. Cependant l'auteur l'a vu « à demi renversé sur un sofa, se réveillant comme en sursaut, croyant s'entendre nommer, et s'écriant : Qui m'appelle ? » (Page 89 [67].) Comme l'Oreste de Crébillon, ou comme l'ivrogne à qui l'on prétend que ce tragique a dérobé ce mouvement sublime.

On ne voit pas encore là de la négociation; nous y voici. « Le 25 mars 1812, Czernicheff porta de nouvelles propositions à son souverain. Napoléon offrait de déclarer

* Qu'est-ce que c'est que les différens états de situation des puissances de l'Europe?

» qu'il ne contribuerait ni directement ni indirectement » au rétablissement d'un royaume de Pologne. » (P. 90 [68].) Cette déclaration avait été consentie un an auparavant et en propres termes.

Le 1^{er} janvier 1811, le duc de Vicence avait signé avec M. de Romanzoff un traité, qui fut envoyé à Paris avec la ratification de l'empereur Alexandre. Par l'article premier, la France s'engageait à ce que le royaume de Pologne ne fût point rétabli. Plusieurs autres articles étaient très-favorables aux projets d'extension de la Russie. Mais ce fut sur-tout le premier qui choqua l'empereur Napoléon. « Je ne suis pas le destin, dit-il ; tout ce que je puis faire, c'est de m'engager à ne contribuer en rien, ni directement ni indirectement, au rétablissement du royaume de Pologne. » L'article premier ayant été ainsi modifié, l'empereur ne fit aucun changement aux autres. Il signa le traité, et l'envoya à Pétersbourg. Alexandre se montra blessé de ce que Napoléon refusait sa ratification pure et simple à un traité que lui, Alexandre, avait ratifié. Ces discussions, l'augmentation de l'armée russe sur les frontières du duché de Varsovie, l'insistance de la Russie pour obtenir Dantzick en échange d'Oldenbourg, confirmèrent les soupçons de Napoléon sur la volonté d'Alexandre de profiter, pour s'emparer de la Pologne, des obstacles que la France éprouvait en Espagne.

On négociait donc depuis une année ; et M. de Ségur, qui prétend tout dire dans une page et demie, ne voit commencer la négociation qu'au 17 avril, pour la résoudre en quelques jours. Il est vrai que, dans ce peu de lignes, il montre Napoléon toujours prêt à traiter, l'empereur russe éludant les négociations, et *l'ambassadeur moskovite remettant presque en même temps l'ultimatum* (p. 91 [69]), ou, en d'autres termes, la déclaration de guerre de son maître. L'auteur qui ne s'embarrasse pas facilement, n'en

peint pas moins Napoléon comme l'agresseur. Il ne manquera pas cependant de dire ailleurs que, ne pouvant pas faire sortir l'ambassadeur du cercle de Popilius, qu'il trace autour de lui, Napoléon fait écrire par son ministre à M. le comte de Romanzoff, pour tenter un rapprochement par cette communication directe ; qu'il envoie pour le même but le comte de Narbonne à Wilna avec une lettre pour l'empereur Alexandre ; que, ne se rebutant pas par le peu de succès de ses démarches pacifiques, il ordonne au comte de Lauriston, son ambassadeur, de demander à se rendre au quartier-général russe, pour y renouveler des instances et des propositions ; et que c'est seulement après l'inutilité de ces tentatives multipliées, qu'il acquiert la certitude que son ennemi ne peut être désarmé, et que, dans l'impossibilité de négocier, la guerre est le seul moyen d'obtenir la paix. Forcé, poussé à bout par la conduite de l'empereur Alexandre, Napoléon part enfin ; il part à regret, et marche au-devant de cette lutte que la persévérance de ses efforts n'a pu prévenir, et contre l'adversaire qui, depuis deux mois, lui a déclaré la guerre.

CHAPITRE V.

M. DE SÉGUR donne six pages à ce chapitre, qui doit opérer le dénouement de toutes les négociations; il pouvait être plus court, car il n'y a pas un mot de négociations. Il est rempli de petites anecdotes controuvées, recueillies pour avoir l'occasion de louer plusieurs personnes auxquelles l'empereur accordait quelque confiance, et de jeter des insinuations défavorables sur l'une d'elles.

Voici d'abord M. de Talleyrand « qui doit être envoyé à » Varsovie, mais la jalousie d'un compétiteur et une intrigue » le rejettent dans la disgrâce. Napoléon, abusé par une » calomnie adroitement répandue, crut en avoir été trahi. » Sa colère fut extrême, son expression terrible. Savary » (seul protecteur de M. de Talleyrand) fit pour l'éclairer » de vains efforts. » (Page 95 [70].)

Ce compétiteur, jaloux et intrigant, l'auteur fait ce qu'il peut pour qu'on le devine; c'est le duc de Bassano. L'anecdote a autant de vérité que l'imputation faite au caractère de ce ministre. Napoléon eut en effet la pensée de charger M. de Talleyrand d'une ambassade pour opérer la révolution de la Pologne. Il hésitait, et c'était encore un secret, lorsqu'il apprit, par des rapports privés de Vienne, que ce secret était connu. *Il ne crut pas avoir été trahi; sa colère ne fut pas extrême, ni son expression terrible; cela n'en valait pas la peine.* Il renonça à son projet, et voilà tout. Une lettre écrite par M. de Talleyrand fut plus tard trans-

mise à Wilna, et Napoléon ne força pas, comme le dit l'auteur, « son secrétaire d'envoyer cette lettre à celui-là » même de ses ministres qui redoutait le plus le crédit de » Talleyrand. » (Page 94 [71].) Le secrétaire de Napoléon avait-il besoin d'être forcé pour envoyer une lettre sur les affaires politiques au ministre qui avait la politique dans son département, parce que ce ministre aurait redouté le crédit de M. de Talleyrand, qui depuis plusieurs années était sans crédit? L'histoire a bien à faire de pareilles billevesées.

En voici une autre, et c'est à l'occasion du même ministre. « On l'entendait répéter que l'empereur n'était pas assez » grand, qu'il fallait qu'il fût plus grand encore pour pou- » voir s'arrêter. » (Page 95 [71].) Qui l'entendait? Est-ce M. de Ségur? M. de Bassano peut l'avoir souvent traité avec bonté; mais on ne pense pas qu'il lui ait jamais parlé de ses idées politiques. Il se pourrait qu'on eût vu des ministres approuver hautement les projets de l'empereur et les blâmer tout bas, lorsque les événemens avaient prononcé contre eux. On en a vu aussi s'opposer courageusement, mais auprès de Napoléon seulement, à des résolutions projetées, et s'interdire ce blâme, aussitôt qu'arrêtées, elles étaient devenues *un décret du souverain*. Ces derniers faisaient doublement leur devoir. Mais peut-être ne s'en sont-ils pas vantés, et l'on conçoit que M. de Ségur, qui n'avait de rapports avec les ministres que quand ils l'invitaient à dîner ou à danser, ne soit pas entré fort avant dans les secrets ministériels.

Il sait cependant, dit-il, qu'un ministre *se taisait*; que si un autre *flattait* l'empereur (page 95 [72]), d'autres *ne lui épargnaient pas la vérité*, l'un *en gémissant*, l'autre *en pâlissant*, un troisième *en rougissant*; que les ministres et aides-de-camp de Napoléon « ont été vus » plusieurs fois terminant ces altercations, en se retirant » brusquement et en fermant la porte sur eux avec vio- » lence. » (Page 96 [72].)

Le maréchal-des-logis du palais, qui a peut-être regardé quelquefois de loin la porte extérieure du cabinet, aurait-il aperçu ces belles choses, tandis que personne autre ne les a vues? M. de Ségur, que rien n'arrête, joint à cette liste des opposans le général Rapp et le général Lauriston. Il n'y a qu'une difficulté; c'est que le premier était à Dantzick, et l'autre à Pétersbourg. Au reste, tout le monde sait que les ministres et les aides-de-camp étaient des gens trop bien élevés, et Napoléon un homme trop pénétré de ce qu'on lui devait, pour que de telles incartades aient eu lieu. On croirait que l'auteur n'a jamais approché ni de Napoléon, ni de ses ministres, ni de ses aides-de-camp.

« Il donne ces détails, parce qu'ils sont mal connus, parce que Napoléon dans son intérieur ne ressemblait pas à l'empereur en public, et que cette partie du palais est restée secrète. » (Page 96 [72].)

Si elle est restée secrète, comment est-elle parvenue à la connaissance de M. de Ségur, qui, adjudant ou maréchal-des-logis du palais, n'est jamais entré, à aucun titre, dans cet intérieur? L'idée que l'auteur veut donner de la cour des Tuileries, est en effet nouvelle, et dérangera bien celle qu'on s'en était faite en Europe.

« Dans cette cour sérieuse et nouvelle, on parlait peu. » (Page 97 [72].) Dans cette cour sérieuse et nouvelle, on parlait toujours avec respect à l'empereur, et l'on ne faisait point de confidences à ceux à qui la nature de leur service les rendait étrangères.

« Tout était classé sévèrement; de sorte qu'un salon ignorait l'autre. » (Page 97 [72].) Comment M. de Ségur a-t-il donc su ce que le salon de service ignorait?

« On ne peut bien comprendre les grands événemens de l'histoire, qu'en connaissant bien le caractère et les mœurs de ses principaux personnages. » (Page 97 [72].) L'auteur, par cette réflexion, fait la critique de la peinture qu'il a

tracée; mais il est persuadé qu'elle est fidèle: félicitons la postérité d'avoir ce garant.

« Cependant une famine s'annonçait en France.... Napoléon fut forcé de suspendre son départ.... Cette guerre, où chaque heure perdue était irréparable, fut retardée de deux mois. » L'auteur va dire dans la phrase suivante, que ces heures n'étaient pas perdues, puisque « ce retard donnait aux moissons nouvelles des Russes le temps de croître » (page 97 [75]); mais, peu importe. M. de Ségur nous dira encore, au commencement du premier chapitre du livre suivant, que Napoléon, immédiatement après avoir reçu l'ultimatum de l'ambassadeur moskovite, quitta Paris le 9 mai. En effet, ce retard de deux mois n'a pas plus existé que sa cause. Dès le 15 août 1811, et au milieu des fêtes de cette journée, Napoléon, averti que les apparences de la récolte n'étaient pas favorables, avait réuni à l'improviste et formé, avec plusieurs de ses conseillers que la solennité du jour amenait à Saint-Cloud, un conseil dont les subsistances à venir de la France furent l'objet. Ce même jour, il avait arrêté des mesures de précaution, dont le développement successif procura des ressources abondantes contre la calamité qu'il prévoyait. Ces mesures furent telles que, dès la fin de cette même année, tous les approvisionnemens de secours pour la France étaient assurés; de sorte que, bien avant de quitter Paris, leur exécution était complète. Il n'en coûta à la France que douze millions, et le fléau fut conjuré. Ce fait était peut-être digne de l'histoire; mais il honorait le gouvernement de Napoléon!!!

Si l'auteur estime, dans son jugement, que Napoléon eût dû partir plus tôt de Paris, il aurait pu, au lieu de supposer une cause de retard imaginaire, en trouver une bien simple dans l'utilité de laisser à l'Autriche et à la Prusse le temps de se mettre en mesure d'exécuter des traités signés en mars; dans la nécessité de laisser aux troupes qui étaient

sur l'Oder le temps d'arriver sur le Niémen; enfin de ne pas négliger les dernières espérances de conciliation. Pendant qu'on différait de répondre au prince Kourakin, parce qu'on n'aurait pu le faire qu'en acceptant la guerre, le ministre des relations extérieures traitait directement par écrit avec le comte de Romanzoff. On attendait la réponse de ce ministre, on se flattait qu'il désavouerait les injonctions hostiles de Kourakin.

Quoi qu'il en soit, M. de Ségur se décide à laisser Napoléon sortir de Paris; mais c'est uniquement pour aller chercher une bataille. « Tel fut son espoir..... dit notre historien, » tel était Napoléon. Ces fondateurs d'empires, ajoute-t-il, » ne sont arrêtés ni par la guerre, ni par les tremble- » mens de terre, ni par tous ces fléaux que le ciel permet, » sans daigner en faire comprendre l'utilité à ses victimes. » (Page 98 [73].) A cette réflexion banale, qui a la prétention d'être philosophique, et qui, par sa nature, appartiendrait plutôt à un sermon qu'à un ouvrage d'histoire, nous nous contenterons de répondre que *les fondateurs d'empires, les fléaux et les tremblemens de terre*, dont parle M. le maréchal-des-logis, n'ont été funestes ni à lui ni à sa famille.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

LES départemens de la France que traversa Napoléon, l'enivrèrent de témoignages de confiance et de dévouement; mais *en Allemagne, il trouva moins d'affection*, dit M. de Ségur. (Page 103 [78].) On n'accusera pas cette réflexion de manquer d'innocence. Qu'en dirait-on? La réunion de Dresde, à laquelle un historien, digne de ce nom, aurait dû chercher de hauts et graves motifs, n'en a eu qu'un seul pour Napoléon, suivant le maréchal-des-logis, celui de *montrer son pouvoir et d'en jouir*. (P. 104 [79].) Mais, plus bas (page 110 [83]), il est d'un autre avis, quand il fait dire, par l'empereur, au général Dessolle: *La réunion de Dresde n'ayant pas déterminé Alexandre à la paix, il ne faut plus l'attendre que de la guerre*. De puissantes considérations avaient donc amené cette réunion de Dresde. Un homme aussi bien instruit que M. de Ségur aurait pu nous donner sur cette grande circonstance de la vie de l'empereur quelque chose de moins puéril. Car enfin M. de Ségur est un homme universel; à Paris, il pénètre dans les conseils; il juge les affaires et les hommes; à Dresde, il voit tout; il assiste à la réunion des souverains, à leurs banquets, à leurs